

Ecrit d'appropriation sur Madame de LA FAYETTE

1^{ère} 01

Objectif : mémoriser des citations en vue de la dissertation de fin d'année.

Sujet : à partir des textes étudiés en lecture linéaire ou de la dissertation que je vous ai remise ou bien de votre propre lecture de *La Princesse de Clèves*, vous allez sélectionner un certain nombre de citations qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez rédiger un chapitre de roman (qui pourrait s'intituler *Le Crin cesse à la Plèvre*) qui pourra :

- S'inscrire dans un registre tragique en mêlant des citations de *La Princesse de Clèves* sur le parcours associé : Individu, morale et société ou sur la problématique de la princesse de Clèves : la passion amoureuse !

OU

- Consister en une parodie (« Texte, ouvrage qui, à des fins satiriques ou comiques, imite en la tournant en ridicule, une partie ou la totalité d'une œuvre sérieuse connue. » CNRTL) de *La Princesse de Clèves*.

Mme de Cransac, veuve depuis déjà deux ans, avait de l'inclination pour M. de Marcieu, jeune Duc non seulement favorisé par la nature, mais également doté d'une grande âme et de tant de douceur et d'agrément dans son esprit qu'il était aisé de ressentir de la passion à son égard. Toutefois celui-ci ne semblait avoir d'yeux que pour la beauté, le charme et la fraîcheur d'esprit de sa jeune épouse, Mme de Marcieu ; cela représentait pour Mme de Cransac tout autant une qualité de noblesse des sentiments digne de respect, qu'une tentation irrésistible d'être celle en mesure de le détourner de son amour. Mme de Cransac avait belle réputation à la Cour, c'était une femme respectée pour sa grande culture, sa pertinence et son éloquence ; grande séductrice, elle était désirée des hommes et tout à la fois redoutée et admirée des femmes ; ce qui lui octroyait de nombreuses amies. Familière des confidences et des galanteries, elle ne connaissait que trop bien les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie.

Alors qu'elle désirait ardemment dévoiler sa passion à M. de Marcieu, elle se sentit étonnamment troublée, comme retenue par une mélancolie tendre, un sentiment étrange à l'égard de Mme de Marcieu. Certes la pensée que M. de Marcieu aimait ailleurs la mettait dans un état qu'elle-même n'avait alors jamais soupçonné, mais ne se voulait résoudre à entraîner Mme de Marcieu dans les périls où se trouvent quelquefois les personnes de son âge ; s'engager dans une galanterie avec M. de Marcieu reviendrait à tromper une jeune femme qui méritait le moins d'être trompée. Mme de Cransac ne doutait pas que Mme de Marcieu, très jeune femme issue d'une famille de nobles respectés, ne connaissant que peu de choses à l'amour, ne fût capable d'un attachement sincère et durable ; ce qui rendait son dilemme plus grand encore.

Seule, retirée dans sa grande demeure, elle commença à parler tout haut : « Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je me manquer à moi-même ainsi qu'à tous mes principes ? Et veux-je m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour et tout ce qu'il entraîne avec lui ? Il me semble pourtant que je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui ; mes principes restent et resteront les mêmes tout comme ma passion pour M. de Marcieu. Pourtant je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier pour ce qui était de me déclarer à M. de Marcieu.

« Mon cher M. de Marcieu, je ne peux vous dévoiler mon amour. Je vous demande mille pardons, si mes actions sont en contradiction avec ce que j'ai pu laisser paraître devant vous lorsque je sentis que vous ne me haïssiez pas ; cependant je résiste à l'envie de vous dérober à une femme que je crois être tendrement aimée, mais je ne vous en aimerai pas moins. Chère Mme de Marcieu je suis bien aise de vous faire une faveur dont vous n'aurez certainement jamais connaissance. Néanmoins je suis curieuse de savoir... qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? »

Envahie par ses émotions, en seule compagnie de sa solitude, le visage couvert de larmes et d'une beauté admirable, elle pensa mourir de douleur et d'amour.

Camille

Epilogue

M. de Nemours

M. de Nemours était trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de Mme de Clèves. Il ne reparut à la cour qu'à de très rares occasions et son immense chagrin ne pouvait être dissimulé malgré la grande minutie à laquelle il s'attelait pour n'en rien laisser paraître. Le vidame lui accordait son aide mais il eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public. Sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance.

Mme de Martigues contait à qui voulait l'entendre qu'elle ne savait si les affaires avaient pris dans le cœur du duc la place de la galanterie ; mais qu'il avait bien moins de joie qu'il n'avait accoutumé d'en avoir et ne négligeait jamais d'ajouter qu'il paraissait fort retiré du commerce des femmes, ce qui ne pouvait manquer d'attrister nombre de ses admiratrices.

La cour n'était plus assez occupée pour ne pas avoir de l'attention à sa conduite et pour ne point démêler si son mal était faux ou véritable. L'envie de deviner qui causait ce changement qui paraissait chez le duc de Nemours n'en était devenue que plus accrue. La connaissance de l'amour éperdu de ce prince aux caractéristiques appréciables ne cessait de resurgir dans les conversations. Ceci termina de convaincre le duc de ne se manifester que lorsque sa présence semblait totalement impérative ; si bien que, prestement, la cour ne trouva plus intérêt absolu à la compagnie du prince.

Les cruelles suites des imprudences qu'avait causées M. de Nemours à Mme de Clèves, lui donnaient un déplaisir mortel. Il fut longtemps à s'affliger et à penser les mêmes choses. Il sentait une douleur vive de s'imaginer qu'il était cause de la souffrance de la princesse, méditant à sa retraite dans ses occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères. Tous ses sentiments étaient pleins de trouble et de passion. Il se passa un assez grand combat en lui-même. Aussi accablé de désolation que le pouvait être un homme qui perdait toutes sortes d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimait d'une passion la plus violente, il se résigna à l'absence de Mme de Clèves en abandonnant dans un même temps, une part propre de son éclat.

Sa santé s'était considérablement affaiblie ; M. de Nemours s'était embrumé dans une apathie insurmontable et le sens de celle-ci semblait s'émousser au fil de son prolongement. Cet essoufflement sembla durer une éternité autant qu'un instant pour le duc qui voyait passer les jours, les semaines et les mois telle une répétition méticuleusement orchestrée mais d'une tristesse simplement cynique. Le vidame le vint voir dans l'espoir d'un prompt rétablissement et d'un changement de conduite. Pour se donner quelque repos, le duc pensa qu'il était nécessaire qu'il se fit la violence de prendre des résolutions. Il voyait là, le moyen de se dérober à cette lassitude qui lui avait fait perdre ses plus belles couleurs et entreprit donc son retour dans le monde, ce que le vidame ne manqua d'annoncer suite à sa visite.

A la nouvelle, la cour fut saisie d'un grand étonnement, tout le monde avait en mémoire la considération et l'admiration passées que l'on avait eues pour ce prince. Tous les honnêtes gens furent contraints d'en parler les jours suivants partout où ils se rencontrèrent et il fut longtemps le sujet de toutes les conversations pour ceux qui ne l'avaient encore aperçu. Personne n'était tranquille ni indifférent ; on ne connaissait ni l'ennui ni l'oisiveté, et on était toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Bientôt la rumeur infondée circula que le prince avait la volonté d'une union. Ainsi il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendait très agréable, mais aussi très dangereuse pour ceux qui en étaient la cause.

M. de Nemours reparut dans cette atmosphère joviale, non sans la sensation d'avoir basculé dans un monde presque inconnu tant cette enveloppe lui parut lointaine. Par sa naissance, par son mérite et par l'éclat que la faveur du vidame de Chartre et de l'appui de la reine lui donnaient, le prince fut reçu avec tous les agréments qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de tout le monde en parut confus. Certaines avaient même donné des marques publiques de leur passion autrefois secrète. Le prince se fit voir à tous les bals et les salons avec une mine et une grâce si admirables que la cour en fut encore plus surprise. Les femmes de la cour le virent surpasser de si loin tous les autres et se

rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il était, par l'air de sa personne et par l'agrément de son esprit, qu'il produisit, en peu de temps, une grande inspiration dans leurs cœurs. Bientôt on lui connut différents commerces, qu'il ne cherchait point à dissimuler, néanmoins que personne ne pouvait réellement confirmer. L'esprit du prince s'était si insensiblement accoutumé à la grandeur que suscitait l'évocation de son nom qu'il achevait de se faire paraître une personne où l'on ne pouvait atteindre.

Pourtant une obsession continuait de l'assaillir, son mal ne diminuait point ; une aigreur grandissait en lui pour son attention seule. Il y avait longtemps qu'il avait fait disparaître la passion qu'il avait eue pour Mme de Clèves, dont s'était suivie une profonde tristesse qui avait fini par se dissiper elle aussi ; mais la hardiesse avec laquelle il avait tenté de lui faire apparaître la simplicité d'un vécu sans le fardeau de ses remords avait insinué un doute dans son esprit qui continuait de le ronger. L'estime qu'il avait pour cette princesse lui faisait à présent craindre sa pensée, par la facilité dont il avait usé ; il n'avait pu renoncer à la volonté d'ébranler les convictions de Mme de Clèves, ce qui lui faisait questionner sa propre morale ; pourtant l'idée qu'elle pouvait avoir renoncé à ses avances avec autant d'acharnement en préférant à lui le couvent, lui laissait accroire qu'il ne lui avait pas porté assez d'égards. Le sujet hantait sa conscience avec tant d'ancrage et de vigueur qu'il l'avait mené à se méfier de sa propre essence.

Elisa

Madame de Clèves se rend chez le vidame de Chartres et y retrouve le duc de Nemours, assis, contemplant la cheminée en mangeant avec son hôte. Ceux-ci discutaient, puis le vidame de Chartres se décida à laisser la Princesse seule un moment avec de Nemours.

« - Seriez-vous un jour capable de comprendre les sentiments de la femme que vous aimez ? Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, vous serez souvent trompé : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité, demanda madame de Clèves.

- Un jour, vous entendrez que les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donne plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas et que si vous m'expliquez vos sentiments j'aurai le plaisir de les comprendre.

- Voulez-vous vraiment les connaître et les accepter ? Ne serait-ce pas désinvolte de le demander à une femme déjà mariée ? s'offensa madame de Clèves

- Plaît-il ? Est-il vraiment question de votre mariage ? répondit le duc. »

La princesse ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir ; mais, quand elle ne le voyait plus, et qu'elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions. Elle eut un moment de réflexion puis annonça avec mépris :

« - Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Mon mari m'en voudra si il venait à l'apprendre, il me haïrait comme je le ferais pour vous si nous n'avions pas eu cette discussion pourtant tant attendue pour moi. Comment puis-je faire confiance à vos propos qui ne peuvent être ni sincères ni concrets ? Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment.

- Imaginez-vous vraiment possible que j' imagine des sentiments qui pourraient vous porter préjudice ?

- Oui je le pense, même si vous m'affirmez le contraire je ne peux que vous accorder malheureusement ma confiance. »

Mael

La Cinsse de la plèbe

Mr. de cleves : Je sais que vous avez une relation avec Nemours ne me mentez pas.

Mme de cleves : Mon dvoir m'défend d'penser jamais à personne, et surement po a lui qu'a qui que ce soit au monde, par des raisons qu' vous sont inconnues.

Mr. de cleves : Vous me mentez.

Mme de cleves : J'avoue, j'ai ptêt des sentiments pour nmours, mais qu'les passions peuvent m'guider, mais elles peuvent po m'avgler, jamais je tromperais vot'confiance.

Mr. de cleves : Elles ne me le sont peut être pas ; mais ce ne sont point de véritables raisons.

Mr. de cleves, *en prenant une respiration* : Je veux vous parler encore, avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, alors.... M'avez-vous trompé avec de Nemours ?

Mme de cleves : Jamais msieur, je n'oserais po.

Mr. de cleves : je me meurs de chagrin, jamais je n'aurai de confession de votre part, je meurs dans l'ignorance.

Mme de cleves : Jsais qu'y a rien de plus dficile que ce jtreprend, jme défie dmes forces au milieu de vos raisons, mais jvous mens po msieur.

Mr. de cleves : Vous me mentez. Je le sais, et je m'en meurs, par votre méchanceté vous avez réussi à tuer votre mari pour partir avec votre amant... maintenant sortez.

Mme de cleves, *en sanglots* : Mais msieur je...

Mr. de cleves, *en criant de toutes ses forces* : PARTEZ

Madame de cleves se retire en pleurant.

Samuel

Surtout, surtout ne rien faire...

Quelques temps après la réécriture de la lettre au côté de Mr de Nemours, la princesse songeait aux décisions qu'elles n'allaient pas prendre et à la manière dont elle allait s'assurer de mourir sans avoir vécu l'amour.

Quand elle prit congé dans ses appartements, la Princesse n'eut d'autre occupation que de penser au Duc. Elle reprit le déroulé de l'histoire, ce qui l'amena à reconsidérer le vol du portrait. Elle se dit que le Duc ne savait peut-être pas qu'elle l'avait vu ou bien il le savait et il faisait mine de ne pas savoir qu'il savait qu'elle l'avait vu. Et si... Une multitude de possibilités se bouscuaient dans son esprit encore troublé par ces heures passées avec le Duc.

Mais le plus dur, c'est qu'elle souffrait d'avoir l'impression de tromper Mr de Clèves. Il est vrai que la tromperie est la pire des trahisons, la Princesse se sentait coupable de trahir un mari qu'elle n'aimait que comme un ami, ce qui ne la rendait pas heureuse, avec lequel elle n'était pas épanouie. Le crime était insensé, infondé, incompréhensible, absent de toute logique, il était impardonnable qu'elle cherche à être heureuse.

Elle ne cessait de se demander que faire. Mais cette peur phobique du bonheur l'empêchait de prendre une décision. « Veux-je vivre la joie ? Ne veux-je pas plutôt être déprimée ? Veux-je connaître l'amour ? Ne veux-je pas plutôt vivre une existence pathétique ? Veux-je être libre ? Ne veux-je pas plutôt larmoyer en m'apitoyant sur mon sort ? Veux-je me sentir vivre ? Ne vaudrait pas-t-il mieux que je vive recluse, rongée par les regrets de n'avoir rien fait alors que je le pouvais ? Cela me paraît mieux ! »

La Princesse en conclut donc qu'il valait mieux partir, fuir, et surtout, surtout ne rien faire. C'est ainsi qu'elle décida de s'exiler quelques temps à la campagne. Consciente que sa demande pouvait être suspecte, elle était prête à tout avouer à son mari. Mais c'était uniquement dans un but d'honnêteté que la princesse était prête à de tels aveux, et sûrement pas pour faire évoluer la situation et peut-être enfin pouvoir vivre cet amour qui la rongait tant. Non, ce n'était pas cette sorte de princesse, elle était plus du genre à se laisser aller dans la plainte, la mélancolie et le désespoir.

Pablo

Le crin cesse à la Plèvre

La princesse de Clèves, seule, dans sa chambre, s'approcha de la fenêtre et regarda la pluie tomber sans cesse. La princesse vivait dans une cour, lieu d'influence où il est important de bien paraître car les gens s'observent, se jaugent et se jugent.

La veille, la princesse, qui se promenait dans la propriété familiale, croisa son valet et ami d'enfance M. HENRY, jeune homme que la princesse connaissait depuis leur tendre enfance et dont les parents étaient proches. Elle était tout heureuse de le croiser, mais sa joie fut de courte durée quand elle apprit que son ami et valet éprouvait des sentiments pour elle.

- « J'avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnu madame, devant que de vous avoir vue, et dont j'avais même si peu d'idée qu'il me donnèrent d'abord une surprise qui augmenta encore le trouble qui les suit toujours. »

La princesse surprise et paniquée, car les aveux que lui fait M. HENRY peuvent mettre en danger son mariage avec M. de Clèves, reste un instant sans mot devant ce qui lui est annoncé, puis elle répond fièrement tout en cachant sa frustration.

- « J'ai eu tort de croire qu'il peut exister un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. »

Après cette phrase un silence de mort régna dans la pièce principale de la demeure familiale. Les deux se regardaient les yeux dans les yeux, puis la princesse poursuivit.

- « J'avoue, ajouta-t-elle, que les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler. »

Le jeune valet qui attendait sûrement une réponse positive de la part de la princesse, fut déçu par la réponse apportée par cette dernière. Le pauvre valet qui éprouve des sentiments certains dont il n'est pas le maître, ne se trouve plus digne de la princesse, il l'adore, il la hait, mais l'offense en même temps, et, devant la princesse, il éprouve une honte de l'aimer, il n'y a plus en lui ni de calme, ni de raison.

La princesse toujours en cachant sa peur gardait le silence, puis elle aperçut la main de M. HENRY se lever, et à l'intérieur de cette main un portrait... HENRY en donnant ce portrait dit :

- « Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donne plus d'agitation que les déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. »

La princesse fut touchée par les paroles de M. HENRY, d'autant plus que la relation entre la princesse et son mari M. de Clèves ne sont plus aussi passionnantes. Le valet après avoir remis le portrait à la princesse se retira et lâcha une dernière phrase à la princesse :

- « On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ? ».

Après cette phrase il se retira et laissa la princesse seule dans la pièce.

Seule dans la pièce, la princesse de Clèves s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Elle tenait ce portrait avec une main tremblante, ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distinctes et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais ressentie. La princesse dans l'impasse, malgré les sentiments qu'elle éprouve pour son mari se sait en danger : d'un côté, elle est mariée et doit faire attention à ses choix car elle vit dans un milieu où les moindres faits et gestes sont observés.

Assise seule dans la chambre, la princesse entendit du bruit, c'était sa tante Mme de Charte, qui, voyant la princesse abattue, lui demanda ce qui n'allait pas. La princesse d'un souffle profond et d'une mine de chien battu répondit.

- « Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différente de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie, chère tante ??? ». Elle continua en disant. : « ce matin j'ai reçu la visite de M. HENRY... » Mme de Charte répondit d'un ton surpris.

- « M. HENRY !!! notre valet ?? que voulait-il ?

- Oui, lui-même, il voulait m'avouer ses sentiments envers moi, mais je ne pus accepter cela chère tante même si j'éprouve les mêmes sentiments. Cela m'est impossible. » La princesse avoua à sa tante qu'elle ne pouvait pas accepter les aveux de M. HENRY car c'est un valet, et que la cour se plaindrait qu'elle puisse divorcer de M. de Clèves pour épouser un valet.

« Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, dit Mme de Charte à sa nièce, vous serez souvent trompée, ce qui paraît n'est presque jamais la vérité », la conseillant par la suite, et lui rappelant le plaisir d'être aimée par une personne qui ne l'aurait jamais si elle ne l'avait jamais vue. La nuit tomba, Mme de Charte rentra chez elle et laissa la princesse de Clèves au domaine familial avec son époux.

M. de Clèves cherchant une tenue de nuit dans l'un des placards qu'il partage avec son épouse remarqua quelque chose. Il souleva la pile de chemises de nuit de son épouse et trouva le portrait offert par le valet M. HENRY. Il entendit du bruit et ferma vite le placard, il se retourna et vit la princesse toute calme, les traits du visage tirés, et il l'interrogea :

- « Que se passe-t-il ? »

La princesse répondit d'un ton faible :

- « Rien chéri, dormons s'il te plait. »

La jalousie monta et la curiosité d'en savoir davantage que l'on ne lui en a dit peuvent faire faire bien des imprudences à un mari. Le lendemain, la princesse se réveilla et son premier réflexe fut de chercher M. HENRY pour apporter des réponses à leur conversation de la veille. Elle le chercha mais ne le trouva pas et la domestique répondit à la princesse que M. HENRY était parti en ville. La princesse surprise demanda pourquoi. La domestique répondit juste qu'il était parti très tôt le matin en regardant longtemps la demeure et monta dans le carrosse. La princesse eut des regrets, pensa qu'elle aurait dû répondre franchement à M. HENRY au lieu de laisser filer son véritable amour.

La princesse, qui ne se sent plus à l'aise dans sa relation avec M. de Clèves, mais essaie tant bien que mal de cacher le malheur qu'elle encourt, est la preuve que ce qui paraît n'est presque jamais la vérité.

Ludovic

Le crin cesse à la Plèvre

M. de Nemours fut surpris de la grande beauté de Mme de Clèves, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. Il était tombé sous son charme. Mme de Clèves ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné.

Dès lors, il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie. Cette passion dure sans qu'elle ait été altérée ni par le temps, ni par les obstacles. M. de Nemours sentait pour elle une inclination violente et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher. C'était un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fouguese.

Il aimait une de plus belles femmes de la Cour et en était aimé. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Mais elle cacha avec tant de soin la passion qu'elle avait pour ce prince, qu'elle méritât de conserver sa réputation. Il lui en parlait avec un air si doux et si soumis qu'il la persuadait aisément que ce n'était pas de Mme la Dauphine dont il était amoureux. Ce prince, qui touchait déjà son cœur, cachait lui aussi sa passion à tout le monde.

Il lui disait que si elle n'avait par la force de quelque galanterie ou qu'elle lui avoua qu'elle aimait son mari, il ne fallait point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît, mas qu'il devrait conserver pour elle de l'estime et de la reconnaissance. M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Mais Mme de Clèves faisait très attention à sa réputation. Donc, la meilleure solution était de mettre de côté la passion qu'elle avait pour ce prince pour ne pas trahir son mari, car, après tout, il l'aimait et elle ne voulait pas qu'il souffre.

Le seul moyen était d'éviter la présence de ce prince. Ce prince vit bien qu'elle le fuyait, et en fut sensiblement touché. Il trouva le moyen de voir plusieurs fois Mme de Clèves en faisant semblant de chercher son mari ou de le venir prendre pour le mener promener. M. de Nemours était désespéré de ne la voir presque plus. Il allait à la chasse pour rêver et il n'allait point aux assemblées parce qu'elle n'y était pas. Il n'était pas entièrement heureux. Il y fut si peu maître de sa tristesse qu'il était aisé de le remarquer.

M. de Nemours était confus et voulait la voir, il avait besoin d'une explication. Il était debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Il était en colère mais quand il repensait à elle, il se sentait triste. Il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations. Son désespoir allait jusqu'à la haine. Il tomba dans une profonde tristesse. Cela affecta sa santé. Quelques jours plus tard, il tomba malade. Sa santé était assez mauvaise, il s'était trouvé mal et n'avait vu personne. Il mourut peu de jours après.

Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de M. de Nemours le jour même. Mme de Clèves s'en alla chez elle et s'enferma dans son cabinet. L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître la cause de sa mort. Mme de Clèves se sentait coupable. Ce qui venait de se passer lui avait donné une douleur sensible. Mme de Clèves fondit en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenait serrées entre les siennes. « Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre ; dès le moment qu'elle me vit, elle m'embrassa, fondant en larmes » pensa-t-elle.

« - je ne le verrai plus, dit la princesse, je ne le verrai plus, il est mort ! Ce mal est le plus grand de tous les maux. Je souhaiterais tant lui rendre la vie aux dépens de la mienne. »

Ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte ; et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais ressentie.

Andrea

Le crin cesse à la Plèvre

Nous étions lors d'un matin des plus ordinaire lorsque madame de Clèves décida de changer son entrain matinal. En effet après avoir passé sa nuit à se tourmenter après le départ du prince de Clèves suite à leur dispute, la princesse décida de partir faire une balade matinale afin de pouvoir se centrer sur ses pensées. S'isoler afin d'essayer de résoudre tous ses problèmes, se poser face à la fontaine, regarder les oiseaux tourbillonner quand notre cœur est tourmenté. La princesse ne connaissait que de trop bien ce sentiment. Être perdue de ne plus savoir qui elle est réellement. Être partagée entre essayer de réparer sa réputation auprès du prince ou bien vivre ce dont elle a toujours rêvé avec son amant.

Après tout, sa mère faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, des peintures dans lesquelles on pouvait y distinguer une passion si intense qu'elle en devenait presque irréaliste. C'est en repensant à ce que sa mère lui décrivait qu'elle s'assit et se mit à regarder le portrait du duc avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Et elle comprit. Elle comprit qu'en regardant ce portrait ce n'était pas le prince qu'elle aimait, mais le Duc.

Elle comprit et entreprit d'aller parler au prince malgré les tensions qui ont pu se dessiner la veille. Mais la princesse ne pouvait plus continuer à mentir. Elle devait la vérité non seulement au prince mais également pour elle-même, elle se disait que par cet acte d'honnêteté elle serait libérée. Libérée de ces chaînes qui l'emprisonnent depuis trop longtemps. Elle se devait de vivre pour elle, de vivre pour cette passion qui brûlait en elle, et non vivre pour les codes ou pour les autres.

Elle était maintenant là, devant leur chambre. Cette chambre où elle ne fit que jouer un rôle toutes ces années. Mais c'était la ligne d'arrivée. Elle pourrait enfin être libre après cela. Être elle-même.

Elle toqua à la porte.

« entrez, dit le prince

- bonjour, puis-je vous parler ? demanda la princesse
- asseyez-vous. Je vous écoute, que voulez-vous me dire ?
- vous me rendez malheureuse ... »

Un silence s'installa dans la chambre. Le prince leva la tête vers la princesse et dit :

« ce que ne vous rend pas le duc de Nemours, n'est-ce pas ?

- en effet, je ne suis pas peu embarrassée en la présence du Duc...
- je suis navré mais je ne peux vous laisser faire cela, je ne peux pas risquer ma réputation, risquer de perdre la femme dont je suis amoureux même si elle est amoureuse d'un autre. Je ne pourrais pas me remettre de cela. Vous ne pouvez admettre que demeure là l'idée que c'est le plus grand de tous les maux.
- vous seul vous opposez à mon bonheur, dit la princesse d'un ton sec.
- il me semble que j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant. Alors non, je suis navré, je ne peux accepter de vous voir dans les bras d'un autre.
- pourquoi vouloir m'enfermer dans une tristesse éternelle, une tristesse qui finira par me tuer ?
- je vous admire, j'ai honte de vous admirer même si par vous j'ai mon cœur meurtri. »

Quelque temps plus tard, nous étions un jour de fête, tous les nobles avaient été conviés au château. Il me fallait donc faire bonne figure. Rentrer dans les codes dont on m'avait instruite depuis mon plus jeune âge. Être polie, courtoise, présentable et toujours avec mon mari. Or tout cela ne me convenait pas.

Je voulais être libre. Malheureusement je n'avais pas d'autre choix que de respecter cela, même si je détestais ces sortes de fêtes où tout le monde porte des masques ridicules pour se faire remarquer. D'un tel ridicule que dès mon arrivée je décidai de prendre un verre. Ce que je ne faisais jamais en

temps normal. Mais comme pour toute grande occasion, je me devais de prendre ce verre. Étonnamment, celui-ci me monta très vite à la tête que j'en devins très vite très euphorique. Je commençai donc à me dégourdir sur la piste de danse sous le regard honteux de ma mère. Ma mère qui m'a tant peint les portraits de l'amour. Si bien que je savais que l'amour que je portais au Prince n'en était pas.

Ma Mère madame de Chartes connaissait mes sentiments pour le prince. Je ne l'aimais pas. Je commençai à tourner de façon très désinvolte quand tout d'un coup le Duc apparut au bras d'une autre. J'avais ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie. Je me suis mise à boire encore et encore comme si je n'étais pas déjà assez saoule. Puis, prise d'une jalousie extrême, je pris l'initiative de convier le prince à danser, dans l'unique but de rendre le duc jaloux. Le prince surpris par mon état me demanda d'arrêter. Ce que je ne fis point. Je foudroyai le Duc du regard le plus noir qui puisse exister. Je ne cessai pas de le regarder, je ne pouvais m'en empêcher. Puis je pris l'initiative de me lever pour lui parler et c'est là que je sentis ma tête tourner. Et puis là plus rien. Je me suis réveillée le lendemain dans mon lit, une lettre du Duc sur ma table de chevet. Et mon image salie.

Ina

Le portrait dérobé

Monsieur de Nemours vient de dérober le portrait de madame de Clèves. Elle l'a surpris en pleine action. Celle-ci embarrassée par la situation ne divulgue pas le vol devant tout le monde.

Après avoir discuté avec Monsieur de Nemours, Madame de Clèves rentra dans sa chambre et lui déroba à son tour un portrait.

Elle s'empressa de le dissimuler. Pour que personne ne la voie, elle emprunta un passage secret du château.

Monsieur de Nemours rentra dans sa chambre et comprit que Madame de Clèves s'était vengée.

Il ne voulait pas en rester là et prit la décision d'aller voler un drap du lit de Madame de Clèves.

Le problème étant qu'il y avait beaucoup de monde dans la chambre de la princesse, il se dit qu'au milieu de tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

A son tour il rapporta le drap dans sa chambre.

Madame de Clèves remarqua la disparition du drap, et elle en fut si troublée qu'elle s'infiltra à nouveau dans la chambre de Monsieur de Nemours pour lui prendre un bijou.

Le prince de Clèves rentra dans la chambre de son épouse et remarqua les affaires de Monsieur de Nemours dans la chambre de Madame De Clèves.

Le prince se saisit des affaires de Monsieur de Nemours et, de rage ainsi que de jalousie, les lança par la fenêtre.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée car elle n'avait plus en sa possession les affaires et courut les chercher.

Jules

Madame de Clèves était partie pour sa résidence de Coulommiers. Cette bâtisse était construite tels des châteaux forts ; les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il était difficile de se faire passage. Elle se trouvait dans le cabinet, toutes les fenêtres en étaient ouvertes et l'on pouvait voir en se glissant le long, Madame de Clèves, dressée devant une des fenêtres. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'avait jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes. Elle s'assit et se mit à regarder le portrait du duc de Nemours avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Elle porta ensuite son regard vers la lettre qu'elle tenait dans ses mains ; ce billet qu'avait écrit Monsieur de Nemours d'après la reine dauphine... C'est elle-même qui lui avait remis la lettre en lui disant qu'elle parlait de Madame de Clèves et qu'un de ses amis lui avait remis en précisant que Monsieur de Nemours en était l'auteur. Elle en vint à se dire qu'elle avait eu tort de croire qu'il y eût homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. En effet, dans la lettre, celui-ci se vantait de savoir que l'ancienne Mlle de Chartres entretenait une passion pour lui ; de plus, Monsieur de Nemours disait dans le billet que lui aussi éprouvait une inclination pour elle !

Elle tenait cette lettre avec une main tremblante, ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte, et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. Madame de Clèves se plongea dans une profonde réflexion sur sa passion pour Monsieur de Nemours qui l'avait tourmentée et dont elle se demandait si elle pouvait se l'autoriser. « Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à Monsieur de Clèves ? Veux-je manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui le contraire de ce que je résolus hier. »

M. de Nemours ne se trouvait qu'à une demi-lieue de Coulommiers lorsqu'il apprit par le Vidame de Chartres que la princesse était partie de la Cour pour se rendre dans sa maison de campagne sans son mari. Il la suivit. En arrivant à un village à une demi-lieue de Coulommiers, il attendit la nuit dans une auberge, puis passa la forêt. Il fit le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne et pour choisir le lieu où il pourrait passer le plus aisément. Il passa les palissades et en vint à bout ; sitôt qu'il fut dans le jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves. C'est par une fenêtre qui n'était qu'à demi fermée qu'il entra donc et se retrouva dans le couloir. Il toqua à la première porte. Mme de Clèves était tellement perdue face à la situation, qu'elle n'entendit point la porte s'ouvrir sur M. de Nemours ni se refermer derrière lui.

Il avait appris par le cousin de madame de Clèves, que celle-ci était en possession de la lettre. Et qu'il fallait mieux la voir afin qu'ils raisonnent sur la passion qui subsistait entre eux. Il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. M. de Nemours se rapprocha d'elle lentement et toussota dans son gant afin d'annoncer sa présence à Mme de Clèves qui jusque-là n'avait point relevé les yeux de la lettre et qui n'avait point remarqué sa présence tant elle était si tourmentée par le billet qu'elle tenait dans ses mains. Quand elle entendit le toussotement qu'avait émis Monsieur de Nemours, elle leva ses yeux vers lui, et entreprit un discours qu'elle avait mûrement réfléchi sur leur situation. Elle lui demanda de garder leur passion dans le silence, et qu'elle ne voulait point entretenir une galanterie entre eux. Mme de Clèves ne pouvait tromper son mari, cela était contre les vertus dont sa mère l'avait instruite dès son plus jeune âge. M. de Nemours se rapprocha de la princesse de Clèves, et lui dit tout bas : « Ah ! Madame, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez, vous me faites trop d'injustice et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. »

Mme Clèves se rappela la conversation qu'elle avait eût avec son mari ; quand elle lui avait avoué qu'elle était prise de passion pour M. de Nemours, et elle vînt à penser que les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas.

Oriane

La Princesse de la Grève

Dans le petit contré de la Francie, se déroule, en sa belle capitale qu'est Paris, un tournoi de chevalier. Un tournoi regroupant de nombreux membres de la cour au cours duquel le duc de Nez se retrouve blessé. Ce duc, auparavant une grande figure de la chevalerie française, est alors pris en charge par la princesse de la Grève qui s'était dépêchée de venir à son secours bien qu'encore dans les ruelles dix minutes de cela.

Alors même que le prince de la Grève était présent, la princesse ne traitait pas plus mal monsieur de Nez si bien que le cocu s'en allant rechigner non loin de là tout en gardant un œil sur la situation. Ce dernier observa alors que la princesse de la Grève regardait monsieur de Nez avec tant d'ardeur que même les bottes de pailles bloquant les ruelles s'enflammèrent. Il n'était pas le seul, toute la cour, tout le royaume regardait la scène. Une conclusion se fit vite entendre : la princesse de la Grève trompe son mari, le mari qui méritait le moins d'être trompé bien qu'il ne fit jamais la cuisine, ne mettait jamais la table, s'asseyant sur son fauteuil en face de l'arène avec une bouteille de Moët dans la main droite... mais c'était un bon et doux mari (sauf le mardi soir lorsqu'il perd au dame). Ainsi l'opinion publique de la plus belle et extravagante femme du royaume déclina. Elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant qu'elle... s'en alla protester dans les rues parisiennes afin de revendiquer ses actions qui n'étaient que de « simples soins ».

Plusieurs jours passèrent et enfin elle obtint gain de cause et le nouveau roi, l'autre étant mort de façon très peu digne, la condamna à sept secondes de prison ferme par heure pendant sept ans et sept minutes, une nouvelle règle qui semblait amuser ce dernier. Mais, jugée trop ambiguë, elle fut abandonnée. Ainsi, la princesse de la Grève, fière de son triomphe, s'en alla dans sa maison de campagne avec son mari le prince de la Grève. Seulement, c'était sans compter le grand méchant Nez qui suivait à l'odeur la princesse de la Grève. Mais le prince était plus intelligent et décida de placer un gentilhomme en espion afin de surveiller le duc. Traversant de nombreuses, épreuves, des difficultés sans loi comme traverser un village avec beaucoup de paysans ou même une forêt avec des arbres, l'espion et l'espion espionnant l'espion qui espionnait ce qui avait demandé à l'espion d'espionner l'espion arrivèrent non loin du village.

Alors que la nuit tombait, le gentilhomme alors perché sur son arbre et tenant en sa bouche un fromage entendit M. de Nez arriver tellement sa marche était singulière et majestueuse. Ce dernier fit alors face à une grande palissade. En deux-trois mouvements il enjamba et contourna cette dernière épreuve. Une chose est sûre, il n'est pas le maillon faible de la cour. Il vit alors beaucoup de lumières dans le cabinet, toutes les fenêtres étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il vit alors la splendide princesse de la Grève en sous-vêtement qui peignait une nouvelle pancarte visant à exposer que le blanc était meilleur que le clair. Choqué, M. de Nez s'arrêta de guetter cette scène relevant du blasphème afin de reprendre ses esprits. C'est alors qu'il se remémora que les couleurs qu'utilisait la princesse de la Grève étaient les mêmes que celle qui avait utilisées pendant le tournoi. Il décida donc de continuer à regarder l'immonde qui se déroulait devant lui. Madame de la Grève était en train de regarder son portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Heureux, le duc de Nez s'essaya, perplexe, à se demander où elle avait pu recevoir ce portrait.

Robin

Je me sentis trahi ce jour-là...

2 Décembre 1793

_h00

Il faisait froid, les nuages enveloppaient le ciel, et pas un rayon de soleil en vue. Seuls les arbres qui m'entouraient me tenaient compagnie. Le paysage était si fade et sans émotions. Ma balade matinale me semblait bien triste. J'avais presque l'impression d'être le seul présent. Pourtant, ce n'était pas le cas. Je me suis donc décidé à rentrer, elle m'attendait, enfin... ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. Le chemin du retour n'était pas autant plaisant, toujours aucun bruit. Je continuais. Je pensais à elle ; une fois arrivé, je l'aperçus s'asseoir et elle s'est mise à regarder un portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule pouvait donner. Alors j'ai compris.

_h00

Les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. Elle l'aime, il l'aime, ils s'aiment, je l'aime... mais j'ai compris. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon, je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Pourquoi devrais-je m'excuser ? Et Pourquoi devrais-je avoir honte ? N'était-ce pas moi qui étais le premier. Cette passion qui maintenant lui est dédiée, un jour m'appartenait. Alors retenez ; on pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas.

3 Décembre 1793

« je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il l'a tuée, puis s'est tué, donc il l'aimait. » Maupassant, Le Horla (Amour)

Amal